

XYZ. La revue de la nouvelle

Payne

Lucie Riou



Numéro 51, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4612ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Riou, L. (1997). Payne. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (51), 59–65.

Payne

Lucie Riou

Détroit de Floride, décembre 1984. Chaleur de Key West. La longue route sur les ponts qui mènent à l'île : l'asphalte blanc entre le ciel et l'eau, et le silence toujours qui revient. Car ici l'histoire n'est pas encore commencée. Il faut attendre quelques jours, le temps de découvrir l'île, de marcher dans les petites rues grouillantes de touristes, regarder ces vieux qui parlent fort, mais aussi les jeunes venus des quatre coins des États-Unis. À toute heure, ils délaissent la plage pour se donner rendez-vous sur les quais qui prolongent les rues jusque dans la mer. Ce n'est pas là que l'histoire débute, pas sur les quais, pas avec ces jeunes trop beaux, trop blancs.

Attendre quelques jours ; se balader dans la ville sans reconnaître les signes ; faire la morte étendue sur les decks ensoleillés. La nuit venue, errer seule sur les plages. Ne rien faire contre l'attente, l'absence d'histoire, ce lieu où ce qui est nommé demeure à jamais étranger.

Puis un soir, dans une rue, une musique qui flotte dans l'atmosphère. Un standard des années trente, quarante, comme seuls les vieux Noirs américains savent jouer. Eux savent qu'on peut jouer mal et sans gêne, à cause de la chaleur, de la fatigue, un peu lassés de répéter ces rythmes de jazz, dans le même bar, chaque soir. Il n'y a qu'eux, les vieux Noirs, pour chanter en montrant leurs dents blanches, des sourires pour touristes.

Elle entre dans le bar, deux dollars en poche. Seule à une table, au milieu d'une fête. Une coupe de vin. Pas même de cigarettes. Elle écoute la musique entremêlée de rires gras. Son vin tiédi ; surtout, le boire à petites gorgées. Elle reconnaît la plupart des mélodies. À la pause, le pianiste se promène entre

les tables, adresse des bons mots aux étrangers. Elle saisit mal ce qu'il lui dit, cet accent noir du sud avec lequel elle n'est pas familière. Elle lui demande *Don't get around* de Ellington. Elle ressemble à ces musiciens, dans la répétition des airs anciens. Elle sait que le groupe l'interprétera de son mieux, escamotant quelques notes, quelques paroles.

Après le spectacle, elle se dirige vers le bar, s'adresse au pianiste pour le remercier d'avoir accédé à sa demande. Il se retourne vers elle. Et parce qu'il sourit, elle lui sourit. Il lui offre alors à boire; c'est si inattendu qu'elle accepte. Cette rencontre l'amuse: elle regarde les autres ranger leurs instruments puis bavarder entre eux. Le trompettiste, au feutre tout cabossé, semble le plus âgé du groupe. Quand il rit, il lui manque des dents; mais son regard est si doux qu'elle le trouve beau. Le bar fermera sous peu. Le pianiste termine son rhum d'un trait. Il quitte l'endroit, elle le suit. L'histoire a débuté.

Dans la rue, il lui parle d'un endroit où des amis jouent encore dans la nuit. Assise près de lui dans l'auto, elle ne s'inquiète pas. Il la guide dans cette ville étrangère. Elle le regarde conduire avec la rapidité des insulaires. Une fois dans l'autre bar, ils se retrouvent presque seuls. Au bout de la salle, trois musiciens occupent la scène. Ici, les lieux lui semblent plus familiers, des musiciens à peine plus âgés qu'elle, des Blancs entourés de tout un attirail électronique. Le serveur s'avance vers eux. Elle n'a pas d'argent, alors il lui commande un gin tonic et des cigarettes. Il se dit prêt à lui donner ce qu'elle désire, tout ce qu'elle désire. Elle rit, se revoit petite sur les genoux de son cousin déguisé en Père Noël et prêt à lui offrir le monde. Elle ne répond pas, ne veut pas briser le charme de la fête.

Lui, il parle, l'interroge. Elle a 28 ans, ne porte pas son âge, l'air trop gamine. Il se dit vieux, lui montre sa carte verte. Elle s'en fiche; elle n'a pas cet âge, n'en sait rien. Il veut lui faire un cadeau et se dirige vers les musiciens. Après avoir échangé quelques mots, il s'installe avec eux sur la scène; le micro à la main, il ne regarde qu'elle. Sa voix n'est plus la même. Elle

écoute de plus en plus distraitement. Une question lui vient : dans cette nuit folle dont ils ont déjà traversé la limite, elle se demande qui s'arrêtera avant qu'il ne soit trop tard.

La chanson terminée, il revient à la table, lui dit qu'elle est belle, *mag-nifique*. Il lui offre encore à boire et, de gin tonics en cigarettes, il l'entretient des touristes, du bar où depuis des années il est le piano man du groupe ; il raconte aussi la vie avec ses amis de toujours, ses compagnons de musique. Il lui répète qu'il la trouve belle, *mag-nifique*. Elle écoute, mais avec difficulté, parle très peu. Ce n'est pas la langue étrangère qui provoque chez elle ce retrait. Seulement voilà, elle n'a rien à dire. Tout, ce soir, semble se jouer en dehors des mots, des bonnes manières, de ce que deux personnes civilisées savent et doivent se dire. Au lieu d'être un handicap, la différence de langues vient marquer cet espace hors des mots qui l'envahit. Elle promène ses yeux sur lui, s'amuse de voir les chaînes et les bagues en or sur sa peau sombre. Il ne ressemble pas aux autres qu'elle a connus ou désirés. Quand il parle, elle écoute les sons, se laisse pénétrer par la musique de ses mots. Il n'y a rien à comprendre. Tout se joue dans le réel de la rencontre, dans ce qu'aucun d'eux n'avait prévu, au delà de toute attente. Elle regarde cette joie qui déborde de lui, voudrait savoir autre chose, cela justement que les mots taisent. Plus tôt dans la soirée, il lui a dit son nom : *Payne*. Elle a cru mal entendre, lui a demandé de répéter. *Payne...* Cela l'a troublée. Elle croit au pouvoir des noms, comme s'ils étaient plus que de simples mots, le trait de chaque individu, une marque au fer rouge, celle de l'appartenance, de la destinée. Cet homme-ci porte le nom de la souffrance. Comment expliquer cela ? Elle le regarde, lui soudain heureux, et se dit que cette joie excessive est à la mesure de ce nom, *Payne*.

Ils sont maintenant les seuls clients dans le bar. Les musiciens ont terminé leur spectacle. L'un d'eux s'assoit à leur table. La soirée a été calme, la saison débute à peine. Dans cette grande salle, lorsqu'il n'y a pas beaucoup de clients, l'atmosphère se fait lourde. Rien à voir avec le bar *Two Friends* où joue le

groupe de vieux Noirs. Même lorsqu'il y a peu de touristes, les résidents de l'île viennent prendre une consommation avant la nuit.

De nouveau, ils se retrouvent dans la rue. Il lui propose d'aller un peu plus loin, à l'aéroport où il y a un bar ouvert toute la nuit. En conduisant, il lui parle. *You're my little French woman... I'll love you from A to Z...* Il répète les mêmes paroles, sans se lasser, un peu comme s'il composait une chanson, fredonne l'air, reprend le refrain pour qu'il fasse effet en lui. Elle regarde la route défiler. Ils traversent un pont. Ils ont dû quitter Key West pour une autre île. Ils s'arrêtent près d'un gros bâtiment qui ne ressemble guère à un aéroport. À l'intérieur, elle prend conscience de l'endroit où elle se trouve. L'espace, très vaste, donne sur un mur de verre. Au delà, elle distingue la piste et un petit avion. Le lieu lui plaît, car ici rien ne lui semble familier : la hauteur démesurée des plafonds, et surtout cette fenêtre aux dimensions d'un géant. Elle songe à Casablanca. Ils traversent l'immense pièce. Il y a bien une vingtaine de clients, des hommes pour la plupart. Tous se tiennent au comptoir et bavardent bruyamment.

Elle rit, regarde ces étrangers. Lui, il se promène et blague avec d'autres, semblable à ces Américains qui gagnent une grosse somme à la Bourse et parviennent mal à cacher leur euphorie. *I won't let you go...* Elle sait que cela ne signifie rien, qu'encore une fois les mots ne suffiront pas à la retenir. *I'll marry you...* Il sera peut-être le seul à l'avoir demandée en mariage, cet homme de la souffrance qu'elle rend si heureux.

Un inconnu quitte son tabouret et vient vers elle. Il s'approche de son visage, tout près, lui dit que c'est une belle soirée à cause d'elle dans l'aéroport, elle avec eux. Il l'embrasse sur la joue, retourne s'asseoir, sans plus. Elle ne cherche pas à comprendre, reste là, prise par le désir de Payne.

Du temps s'écoule. Il lui demande si elle veut passer la nuit chez elle ou chez lui. Elle dit chez lui. Elle n'a pas vraiment envie de faire l'amour, mais comment le lui refuser à présent.

Elle se sent en dette. Aux yeux de tous au cours de cette soirée, un homme a porté son désir. Elle n'avait demandé qu'une chanson, mais il a fait davantage. *You're my little French woman...* Elle irait chez lui.

Prise dans le mouvement, elle n'a pas imaginé le lieu où il demeurerait. La voiture roule sur un chemin de terre. Dans la nuit, on distingue mal les habitations. L'automobile ralentit puis s'arrête devant une maison mobile. Cela l'étonne. Elle voudrait lui dire qu'elle associe ce genre de maisons à celles des gitans, mais ne sait pas bien le traduire. Elle laisse la musique, le bruit des voix s'évanouir en eux. La maison est encore pleine de la chaleur du jour. L'odeur de la poussière mélangée à celle de la cigarette flotte dans la pièce. Son regard s'attarde : les meubles entassés dans le salon, les lourds rideaux à demi tirés, le piano électrique, puis les photos sur le mur... des petites filles noires sagement assises, avec le sourire crispé, dans des vêtements du dimanche. Ses filles, et là, son ex-femme. Le divorce a eu lieu il y a douze ans. Depuis, il ne fréquente que les prostituées.

Elle ne le questionne pas davantage sur son histoire, mais réalise peu à peu l'étrangeté de leur rencontre, cette entente tacite : s'être tenus en dehors des mots, à la frontière de l'histoire publique.

Pendant qu'il se rase, elle prend une douche. Elle laisserait l'eau couler sur sa peau encore et encore. Puis il lui dit de beaucoup se savonner pour être bien propre. Aucun homme ne lui a jamais dit cela. Elle regarde le savon mousseux qu'elle tient dans ses mains, le laisse tomber dans la baignoire. L'idée lui vient de hurler qu'elle est blanche, propre, différente de ce qu'il croit, de celles qu'il a connues. Au lieu de quoi, elle se tait. Elle a honte, pour toutes ces autres femmes.

La voilà qui s'allonge sur le lit. Il se couche sur elle. Elle attend. Elle attend que ça se termine, qu'il éjacule, débande. Elle se concentre surtout pour ne pas avoir mal. Qu'elle le déçoive ou pas, elle ne ressent aucune culpabilité. Elle songe aux femmes avec qui il a baisé durant les douze dernières années,

souhaiterait presque les rencontrer, prendre un café avec elles. Et si elles acceptaient, elle les photographierait toutes, les unes après les autres. Il faudrait qu'elles rient pour éviter le sourire crispé des petites filles. Ce seraient de belles photographies.

Il s'allonge maintenant près d'elle. Il ne parle pas. Un silence insoutenable. Elle craint le sommeil, depuis toujours. Elle a peur de se perdre, là, couchée près de lui. Elle voudrait lui demander qu'il la prenne dans ses bras, parle de nouveau, qu'il dise n'importe quoi, pour que sa voix l'apaise. Pour ne pas être seule.

Ils dorment malgré la chaleur et l'alcool. Elle s'éveille, il dort, glisse dans le sommeil. Puis brusquement, elle sursaute : un mauvais rêve. Elle se lève, s'habille, se retrouve au salon, devant le piano. Elle pose les mains sur le clavier, s'applique à bien placer les doigts. « Comme si vous teniez une pomme dans chacune de vos mains », lui enseignaient les religieuses. Elle joue la seule pièce qu'elle n'a pas oubliée : un allégro de Bach. Mais aucun son ne s'élève du piano électrique.

Il la rejoint, va à la cuisine. Il n'a pas menti sur son âge ; son corps, à peine éveillé, garde la trace de sa vie, des années de travail comme *pipe fitter* dans les excavations des rues. Elle lui dit qu'elle doit rentrer, prévenir des amis. Elle le voit faire des efforts pour répondre à cela, malgré la fatigue. Il insiste pour l'emmener déjeuner d'abord. Elle accepte, mais quelque chose en elle s'absente. Elle ressent un certain malaise à se trouver là, devant cet homme qui fume et tousse, dans cette roulotte sans gitans ni musique. Les mots lui reviennent. Elle le presse, le nomme pour la première fois par son nom.

Au restaurant, il commande de gros déjeuners, mais se retrouve presque seul à manger. La vue de cet homme qui ingurgite saucisses et pommes de terre rissolées l'embarrasse. Dès qu'il a terminé son repas, il lui offre un dernier verre à un café-terrasse près du Two Friends.

L'air est frais, il a froid. Elle répond qu'elle est bien, refuse d'entrer, propose la terrasse. En fait, elle voudrait se retrouver

seule, se cacher comme lorsque, enfant, elle pleurait derrière un meuble pour ne pas être vue. Demain, dit-elle, elle quitte l'île, c'est leur dernier moment ensemble ; à cinq heures au plus tard, il lui faudra la reconduire. Ils se quitteront à jamais. Tout cela, elle le dit froidement, dans un anglais presque impeccable.

Elle ment. Son départ est prévu pour le surlendemain. Elle doit retrouver une limite et ne dispose que du mensonge pour cela. Lui, il ne ment pas, dit que c'était sa plus belle nuit depuis douze ans. Il lui demande si elle est catholique, parle alors de sa mère qui venait de la Louisiane, s'adressait parfois à lui en français. Il ne se rappelle plus des mots, mais des intonations de sa voix, il se souvient. Il l'avait beaucoup aimée, oui, beaucoup. Il se lève, va acheter des cigarettes. La serveuse s'approche de la table. Elle connaît Payne, c'est un ami. D'ailleurs, elle ne l'a jamais vu si heureux. Avant de s'éloigner, elle dit qu'il faut éviter de le blesser, que cet homme est bon.

C'est dimanche. Un après-midi d'été sur décembre. Il parle. Pour lui répondre, elle ne trouve rien d'autre que la neige et le froid, les tempêtes du Nord. Il ne l'écoute pas, elle le sait. Il est encore dans cet ailleurs où le temps et les mots font rythme et musique. Ce soir, si le groupe joue au *Two Friends*, il demandera peut-être aux autres de reprendre la chanson du Duke. Et les paroles, cette fois, lui feront mal.

L'hiver, le froid, la neige... elle lui enverra des photographies pour qu'il se rende compte. Elle se voudrait déjà demain, seule, dans l'attente du départ. Triste, elle regrettera ce dernier moment à la terrasse et le mensonge, la limite. Elle ne pourra s'excuser de sa méfiance soudaine. Brusquement, tout lui apparaîtra perdu d'avance, inutile. Dans l'air chaud et humide de Key West, le silence aura repris sa place.

Il est cinq heures. Payne la reconduit pour la dernière fois. Il répète *I love you... I'll marry you... I won't let you go...*